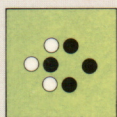


L'enfant au billard électrique

Nicole Couderc

Roman



P.O.L

L'Enfant
au billard électrique

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'ORGANISATION, 1988.

Nicole Couderc

L'Enfant
au billard électrique

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

ISBN : 2-86744-264-8
© P.O.L éditeur, 1992

à M.

Le train glisse sur le paysage : il roule à grande vitesse. Claire est assise dans le sens de la marche en route vers le Pas-de-Calais comme chaque lundi matin depuis plusieurs semaines. Elle se sent tirée de Paris, emportée malgré elle. Une force la retient et pourtant elle se laisse aller. Elle n'est pas mécontente d'être emportée, comme si elle quittait la masse imposante et les hauteurs de la grande ville pour aller vers des espaces plus larges aux constructions plus familières, plus réduites. Dans ce temps du trajet, souvent, elle se sent envahie d'un surcroît de vie.

Elle est captive d'une impression brusque qui l'emporte sur toutes les autres sensations diverses qui pourraient l'atténuer. Dans ce temps suspendu où elle a peur d'oublier Paris, peur d'avoir à se plonger dans ce nouveau lieu de travail, il lui semble pouvoir être la plus lucide. La dimension juste de la vie, c'est dans ce train qu'elle l'entrevoit, quand elle ne sait pas encore exactement ce

qu'elle a quitté, pas encore ce qu'elle va retrouver. Elle hésite comme elle le ferait devant une table à dessin, penchée sur le cadastre, quand l'ingénieur qu'elle est n'a toujours pas décidé d'un tracé, d'une ligne électrique pour aménager la campagne.

Mais là dans le train elle oublie son métier. Elle se laisse porter dans un état où les traits de lumière dans les arbres, où le défilé régulier du paysage que ne vient pour le moment encombrer aucune ville, parfois distraire simplement quelques hameaux, permet à son esprit de se détacher du contingent pour hésiter un instant entre toutes les impressions fortuites que lui procure ce dépaysement. C'est comme si elle se réveillait brusquement là, dans un autre lieu, sans savoir exactement où, dans quel temps, dans quel espace. Elle a perdu ses repères, son aptitude à mesurer, à planifier.

A travers ce tâtonnement somnambulique elle a la plus exacte représentation de sa vie, dans une solitude où l'échelle des valeurs ne peut être trouvée qu'en dehors de toutes les banalités qu'elle entend dire ou voit vivre. En dehors de cette frivolité qui la fait se dépenser comme tout le monde sans retenir le secret de ses sentiments, de ses peurs d'ordinaire dilués dans ce que les gens appellent la réalité.

Dans cette récréation du trajet en train, elle est saisie au seuil de l'essentiel, et c'est un bonheur. Même si dans ces moments-là son amour pour Marc lui semble la réduire à une passivité qui la rend le jouet de toutes les situations, où elle a perdu la puissance de penser, d'inventer ce qui aurait pu faire la noblesse de leur vie.

Les gravillons crissent sous les pas. Les administrateurs de l'E.D.F. pénètrent dans la cour de La Chambeaudie où trône un massif de roses pourpres qui doit faire l'orgueil de la fermière. On sait que ce sont des roses destinées à décorer la cour ; on ne les cueillera pas pour les mettre à l'intérieur dans un vase comme on le ferait en ville.

La ferme est juste à la sortie de la ville. La maison est crépie de blanc, les pièces principales sont de plain-pied. La porte est séparée de la cour par une seule marche. A gauche un long bâtiment aux murs bombés de pierre crayeuse et beige est prolongé par un hangar recouvert de tôles où sont le tracteur, l'épandeur, la faucheuse. A droite, les tuiles de l'étable, verdies par la mousse. Claire s'avance vers la maison. Des canards se dandinent et négligemment percent le silence de leurs cris. Deux chiens surgissent. Ils reniflent les visiteurs puis les laissent aller.

Colette Legrand ne les attendait pas si tôt. Son mari,

Guy, est encore aux champs. Il va bientôt rentrer. Il n'en a plus pour très longtemps. Ils peuvent toujours aller à sa rencontre mais il a dit qu'il serait de retour vers seize heures et qu'à ce moment-là ils discuteraient. Claire reste avec Colette Legrand pendant que les administratifs partent à la rencontre du mari. Ils ont compris qu'il est inutile de le déranger dans son travail. L'emploi du temps est rigoureux ; chaque tâche doit se faire à telle heure, tel jour. Et puis Legrand n'est pas à la disposition de l'Administration même pour l'installation sur ses terres agricoles d'un poste de transformation d'énergie électrique. Il serait même récalcitrant.

Dans la cuisine, la radio diffuse en sourdine une valse. Colette monte un peu le son. Elle a oublié une fraction de seconde Claire ou bien l'attrait de la valse a été le plus fort. Elle écoute en souriant. Elle doit aimer danser. On le devine à son air contrit lorsqu'elle se sent enfin obligée de baisser le son. Elle est encore jeune Colette, grande et vigoureuse.

Ses yeux bleus transparents sont comme deux aigues marines sur un visage buriné qu'aucune crème de soin n'est venu préserver. Son regard dément la distinction de ses yeux, il a gardé quelque chose de la rudesse des journées de travail qui l'ont entaché. La robe chemisier en coton bleu imprimé aurait pu être belle si elle n'avait pas la coupe type des catalogues de vente par correspondance.

Les deux femmes ne se parlent pas tout d'abord. Elles se scrutent l'une l'autre. Claire le fait calmement, intriguée qu'elle est par la beauté saccagée de cette femme. Colette ne regarde pas vraiment Claire. Elle guette plutôt ses

gestes comme s'ils annonçaient chacun les phrases compliquées qui vont être échangées lorsque les hommes vont revenir.

Peut-être parce que Claire est jeune et qu'après tout elle est dans sa cuisine, Colette lui fait réchauffer un café sur les plaques électriques de la cuisinière impeccable.

Elle est toujours à courir à droite et à gauche. Elle range un torchon. Elle plie un maillot qui finissait de sécher sur le dossier d'une chaise.

« Oui, nous avons un fils. Il a dix-sept ans. En ce moment, il est parti avec des copains. »

Colette parle d'un ton sec, sans attendrissement aucun. Elle sort du four un clafoutis doré à point, pour le repas du soir ou le retour de ce fils dont elle parle encore une fois. Puis elle s'excuse auprès de Claire qui l'entend téléphoner dans le couloir.

« Lionel n'est pas là ! Oui il devait passer... J'avais une course à lui faire faire... Tant pis je m'arrangerai autrement... »

Elle revient dans la cuisine et lance quelques phrases sur les quotas agricoles et la sécheresse des quatre derniers mois. Elle paraît soudain traîner avec elle toute l'âcreté farouche du monde. Elle est débordée, nerveuse. Elle s'agite sans raison. Il semble que son souci ne vient pas seulement de la sécheresse des quatre derniers mois. Elle baisse les yeux. Elle ne raconte jamais rien de sa misère à personne, surtout pas à une étrangère. Pourrait-elle d'ailleurs à ce sujet raconter quelque chose de précis en dehors des quotas agricoles ?

Elle fait l'effet d'être dans un état d'inquiétude indéfi-

nie où tout ce qu'elle aime l'accable, où elle ne sait plus discerner si c'est elle qui ne va pas bien ou si c'est son entourage qui s'acharne à la persécuter. Elle verse le café dans des mazagrans de faïence blanche. Elle ne s'assoit pas à table. Elle met un morceau de sucre sur la langue et boit le café debout par petites gorgées. Claire goûte à son tour ; le café est flasque, transparent et pourtant bon.

Colette n'aborde pas l'affaire d'expropriation comme si elle en laissait le soin à son mari, pourtant on devine qu'elle a son mot à dire dans la maison et même qu'elle est écoutée. La cuisine est coquettement décorée, les appareils ménagers sont modernes. Aux fenêtres pendent des rideaux fraîchement lavés. Sur le buffet des photos sont bien en évidence, celles de grands-parents, et celle d'un adolescent sur une mobylette, certainement le fils. Elle est de ces femmes qui ont pris soin d'installer une maison, qui ne se sont pas contentées d'y camper. Le calme confortable de la cuisine n'est démenti que par la nervosité de Colette et ses cernes sous les yeux.

Claire la suit du regard. Quelque chose a dû se produire dans la jeunesse de cette femme ou plus tard qui a décidé de son sort. On se le dit forcément en la voyant. Par moments néanmoins son visage se déchire dans un large sourire, si brillant, si triste qu'on se prend à croire qu'elle rêve encore à la vie. L'histoire des terrains n'est qu'un prétexte à leur gêne. Colette porte en elle l'agitation d'un malaise perpétuel ; elle a l'air d'être là, d'attendre, ici comme ailleurs. C'est ce que Claire comprend et qui soudain lui rend cette femme plus proche.

Elles ne se sont presque rien dit. Il s'est installé entre

elles une curiosité sommaire qui ne souffre pas le détail. Si éloignées qu'elles soient l'une de l'autre, elles se sont côtoyées même un court moment dans le quotidien d'une cuisine où Colette continuait de s'affairer comme si de rien n'était. Elles ne se sont pas senties obligées de rompre à tout prix le silence. Il en reste une complicité immédiate, secrète, dont elles n'ont même pas conscience sur le moment, si ce n'est qu'elles sursautent ensemble en entendant des voix dans la cour.

Guy revient avec les administratifs. Il racle ses chaussures contre la marche de la porte, les autres en font autant. Guy est embarrassé. Il a retardé le plus possible le moment d'entreprendre cette discussion. Il jette un regard anxieux à sa femme. Comme s'ils n'avaient pas déjà assez de soucis comme ça...

« Mon terrain vaut plus cher. Il vaut le double du prix fixé par les Domaines.

— N'exagérez pas, monsieur Legrand. »

Chacun a commencé un dialogue où l'on sait déjà que les dés sont pipés.

« Et n'oubliez pas que vous avez en plus les indemnités d'expropriation, celle d'éviction et celle de remploi.

— Ça n'entre pas dans le prix. »

Legrand s'est renseigné sur la marche à suivre. Il sait qu'il a intérêt à refuser les premières propositions de l'E.D.F. Il craint de se faire avoir.

« Vous n'allez tout de même pas porter l'affaire au tribunal, enfin monsieur Legrand ! »

Les administratifs restent très courtois. Legrand ne fait que les retarder un peu. Entre eux ils ont l'habitude de

dire « nous sommes des rouleaux compresseurs ». Claire les laisse mener la discussion. Elle est là parce que c'est elle qui a effectué le tracé des lignes. Elle observe Colette à la dérobée. Cette dernière reste muette, appuyée contre le réfrigérateur. Elle a interrompu toute activité.

« Et le notaire, ce serait lequel ?

— Mais le vôtre, monsieur Legrand, celui que vous choisirez. »

Les administratifs sont indifférenciés. Ils prennent la parole alternativement. Ils se sont distribué les rôles. Celui de droite fixe définitivement le prix du mètre carré de surface non viabilisée. Legrand se ressaisit.

« Oui, mais si j'acceptais, je dis bien si j'acceptais, et ce n'est pas encore fait, dans ce cas vous me faites un chemin ! »

Les représentants de l'administration expropriante échangent un sourire de connivence.

Claire marche dans une allée de corons. Elle s'est arrêtée pour regarder les céramiques bleues des façades près de la poste. Les maisons serrées de briques rouges s'alignent avec ordre et symétrie. Rangées, identiques, elles tracent une monotonie à laquelle on pourrait se laisser prendre.

Claire a appris à aimer les corons. Le premier jour sous le soleil, elle avait pensé à l'Angleterre ou du moins au souvenir qu'elle en gardait, celui de petites maisons régulières dans la banlieue de Southampton. Ce souvenir l'avait aidée à ne pas avoir d'a priori défavorable. Il la laissait indifférente devant ces maisons ; elle n'avait pas d'opinion sur elles. Elle avait appris à les distinguer une à une parce qu'aucune ne s'imposait comme devant être remarquée. Elle les avaient trouvées tout d'abord banales dans leur singularité. Elle avait même dû faire un effort et exercer la patience de son regard pour discerner ce qu'elles

ont tout de même chacune de particulier. La rangée de carreaux de céramique bleue et blanche près de la fenêtre du rez-de-chaussée. Les rideaux de dentelle qui s'entrecroisent derrière des vitres impeccables. La lampe à pétrole en cuivre derrière d'autres vitres absolument transparentes. Tout est astiqué, poli non par les années mais par une assiduité consciencieuse.

Maintenant Claire sent qu'elle s'y est habituée, que ces maisons lui manqueraient si elle n'avait plus l'occasion de les voir. Elle regarde autour d'elle. Pour les avoir apprivoisées, elle reçoit la gratitude des céramiques bleues près de la poste.

Les vitres de la ferme des Legrand sont elles aussi absolument transparentes. Colette les nettoie chaque quinzaine en alternance, une fois l'avant de la maison, une fois l'arrière.

Pour Colette la propreté est une sauvegarde personnelle. Et elle la préserve avec application. Elle ne nettoie pas par obligation sociale, ou pour quelque autre cause extérieure. Elle rend gracieusement hommage à chaque jour pour le simple fait d'exister chaque jour. Elle fait don d'une énergie à dépenser sans finalité, sans destinataire sauf Dieu peut-être. Si on la pressait de questions, c'est ce qu'elle finirait par répondre. Elle est de ces gens qui pour les questions essentielles s'en réfèrent toujours à lui.

Il faut la voir récurer, astiquer, avec rapidité et minutie, simplement parce que ça doit être fait, aussi naturellement que la pluie pleut, que le vent souffle, que les saisons dépérissent et se renouvellent. Le terril de Courrières

veille sur la permanence de cette régularité qui n'est pas effrayante du tout.

Colette ne rend esclave personne, ni son mari Guy, ni Lionel l'enfant. Elle n'assène jamais de remontrance comme le ferait quelqu'un qui nettoierait à contrecœur, qui dirait par exemple qu'elle n'a pas que ça à faire, ou ce qui revient au même qu'elle n'a pas de temps à perdre. Lionel et Guy arrivent du dehors, ils apportent avec eux les preuves de l'extérieur, comme le fait le vent par la porte entrouverte du rez-de-chaussée.

Si l'on observe Colette, elle paraît toujours occupée. Le lieu commun serait de dire qu'elle s'use à la besogne. Mais ça, c'est l'opinion des autres. Colette, elle, parcourt ces journées avec une docilité naturelle faite d'aisance.

Le temps, elle ne le mesure pas, elle le distribue. C'est son capital.

Elle ne s'est jamais plainte que d'une chose : que dans cette maison elle et Guy soient les seules personnes à regarder à travers les vitres transparentes. Durant ces années-là, on la voyait l'après-midi, assise sur une chaise de la cuisine, sous le grand prunier de la cour. Elle arrêtait tout. Elle se mettait à penser. Maintenant Lionel est là. Alors, à Colette, il ne lui manque rien. Elle le dit.

Pourtant depuis quelque temps elle se plaint à nouveau, de tout et de rien. En fin d'après-midi on la voit tourner en rond dans la cour, tenaillée par une inquiétude obstinée. Durant la journée elle se gave de travail sans jamais donner l'impression d'en être éreintée.

Il faudrait que continue ce quotidien de la banalité, quand au Bellevue les administratifs de l'E.D.F. jouent le café aux dés, que les jeunes écoutent leur musique, que tout est en ordre. Mais Colette parcourt les routes en mobylette. Lionel aussi a envie du dehors. Et parfois il arrive que la banalité soit frappée comme d'un coup de poing.



9 782867 442643

Photo : © Roger-Viollet.
Maquette : Jacqueline Michel.
9214408-6 Imp en France 02-92

ISBN : 2-86744-264-8



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS

75 F